

Joseph Lenoir
(1822-1861)



Poèmes choisis

La Bibliothèque électronique du Québec
Volume 23 : version 2.0
Juillet 2001

Joseph Lenoir, comme poète, jouissait d'une très grande popularité en son temps. Avocat, membre de l'Institut canadien, il était aussi journaliste, et a contribué à *L'Avenir*, journal libéral et anticlérical, qui réclamait, un temps, l'indépendance du Bas-Canada, puis l'annexion du Bas-Canada aux États-Unis.

Table

Dayelle.....	4
Le Huron et son chant de mort.....	6
Légende	9
Notre-Dame de Montréal	12
Les laboureurs	13
La fenêtre ouverte	14
La fête du peuple.....	16
La mère Souliote	18
Graziella	21
La légende de la fille aux yeux noirs	25
Rêve de l'exilé.....	30
Caledonia.....	32
À Guillemine	34
Haine	35
Euménide.....	37
À une jeune fille	40
Le chant du corsaire	41
Rêverie.....	43
Folie, honte, déshonneur	44
Indigence	48
L'histoire de la vie	50
La Bayadère.....	52
Le bandit mort.....	54
Aux femmes de mon pays	56
Pablo le toréador	58
Casabianca.....	59
Zoé.....	61
Épilogue	62
Adresse des porteurs de <i>L'Avenir</i> pour le Jour de l'An 1849	63
Mil huit cent quarante-neuf.....	66
Adresse de <i>L'Avenir</i> . Adresse du Jour de l'An. 1850	69

Dayelle.

Orientale

L'âme triste est pareille
 Au doux ciel de la nuit,
 Quand l'astre, qui sommeille,
 De la voûte vermeille
 A fait tomber la bruit!

LAMARTINE.

Douce brise du soir, haleine parfumée,
 Qu'exhale, en expirant, le vaste sein du jour,
 Ah! puisses-tu bientôt, sur la couche embaumée
 Où Dayelle s'agite, (oh! je l'ai tant aimée!)
 Porter à son oreille un mot de mon amour!

Allah! je n'ai plus rien qu'un chétif dromadaire!
 Un fakir, l'autre jour, m'a ravi mon caftan!
 Une Circassienne, achetée au vieux Caire,
 A tué ma cavale!... Et je suis solitaire,
 Comme un des noirs muets du sérail du Sultan!

Car, voyez-vous, c'est elle! une odalisque pâle,
 Dont l'oeil noir étincelle au milieu de ses pleurs,
 C'est elle qui voulut que ma rouge cavale
 À force de courir devint, comme l'opale,
 Blanche, sous son écume et pleine de douleurs!

Que la tente où parfois tu vas dormir ma belle,
 Quand le simoun en feu règne sur le désert,
 Te soit une oasis, où ton pied de gazelle

Se pose sans frémir! Que ton coursier fidèle
Y trouve une eau limpide, un gazon toujours vert!

Douce brise du soir, haleine parfumée,
Qu'exhale, en expirant, le vaste sein du jour,
Ah! puisses-tu bientôt, sur la couche embaumée
Où Dayelle s'agite, (oh! je l'ai tant aimée!)
Porter à son oreille un mot de mon amour!

L'Avenir, 5 avril 1848.

Le Huron et son chant de mort

Sur la grande montagne, aux ombres solitaires,
Un jour, il avait fui, comme fuit le chasseur;
Son œil était de feu, comme l'œil de ses pères;
Mais son orbe roulait avec plus de fureur!

Où guide-t-il ses pas? Quelle rage l'anime?
Le bronze de son front paraît étinceler;
Est-ce un autre guerrier, ou bien une victime
Qu'aux mânes de son père il brûle d'immoler.

Il est là près du chêne: une hache sanglante
Soutient ses larges bras, l'un dans l'autre enlacés;
On dit qu'il se calma, que sa lèvre tremblante
Laissa même échapper ces mots qu'il a tracés:

Chêne de la grande colline,
Arbre chéri de mes aïeux,
Écoute! qu'à ma voix ton oreille s'incline,
Je suis venu te faire mes adieux!

Ils m'avaient dit, tes pieds ont perdu leur vitesse,
À quoi te peuvent-ils servir?
Ta hache est là, qui pleure, et maudit ta vieillesse,
Elle sent que tu vas mourir.

Et moi, qui n'avais plus ma belle chevelure,
Pour leur dérober mes douleurs.

J'ai souffert qu'à mon front l'on ait fait cette injure
Et laissé tomber quelques pleurs.

Pourtant je t'apporte; à mon heure dernière,
C'est le seul don que je puisse t'offrir,
Je te la donne, à toi, mais fais que sa paupière,
Ne m'aperçoive pas mourir.

Quand de sa pesante massue
Athaenzic¹ aura broyé mes os,
Pour te fertiliser, j'ébranlerai ma nue,
Qui te fera tomber ses eaux!

Si tu vois l'original, aux pieds toujours rapides
Près de ton feuillage bondir,
Dis, pour le consoler, qu'il marche moins timide,
Parce que tu m'as vu mourir.

Chêne de la grande colline,
Arbre chéri de mes aïeux,
Écoute! qu'à ma voix ton oreille s'incline,
Je suis venu te faire mes adieux.

On dit qu'ayant chanté d'une voix bien sonore,
Le vieillard s'arrêta pour essuyer ses yeux,
Que ses larmes coulaient, comme il en coule encore
Quand on perd un bonheur qui n'a pu rendre heureux!

On dit même qu'après sur la grande montagne,
L'ombre du vieux guerrier apparut bien souvent;

¹ Note du poète. – Dieu de la vengeance.

Qu'on entendit gémir, la nuit, au bruit du vent,
Comme une voix de mort qu'une lyre accompagne.

L'Aurore des Canadas, 8 février 1842.

Légende

Il est dit qu'une fois, sur les arides plaines,
Qui s'étendent là-bas, dans les vieilles forêts,
L'esprit des noirs brouillards qui couvrent ces domaines
Dormit à l'ombre d'un cyprès.

Mais il n'était pas seul: l'air pensif, en cadence,
Pressés autour de lui, des hommes s'agitaient;
Un chant rompit bientôt leur lugubre silence:
Voici quel chant ils écoutaient.

Foule de guerriers sans courage,
Je le sais et tu t'en souviens,
Parce que tu n'aimais qu'un indigne carnage,
Mes pères ont maudit les tiens.

Parce que tu mangeais des entrailles de femme,
Tu t'engraisais des chairs de tes amis,
Et que jamais, chez toi, n'étincelle la flamme,
Qu'autour de tremblants ennemis.

Va voir, si tu le peux, au seuil de nos cabanes,
Les pâles et rouges débris
Des chevelures et des crânes
Qu'en ton sein autrefois ma hache avait surpris.

Foule de guerriers sans courage,
Je le sais et tu t'en souviens,

Parce que tu n'aimais qu'un indigne carnage
 Mes pères ont maudit les tiens.

Viens donc! apporte la chaudière,
 Tu boiras le jus de mes os!
 Viens donc! assouvis ta colère
 Tu ne m'entendras pas pousser de vains sanglots!

Ils frappent: les haches brisées
 À leurs pieds tombent en éclats;
 Ils frappent: leurs mains épuisées
 Restent sans vigueur à leurs bras.

Lui, cependant, avec un rire horrible,
 Le cou tendu, les yeux sans mouvement,
 Sur le roc qui voyait cette lutte terrible,
 Il s'asseyait en murmurant:

Viens donc! apporte la chaudière,
 Tu boiras le jus de mes os;
 Viens donc! assouvis ta colère,
 Tu ne m'entendras pas pousser de vains sanglots.

À la fin, bondissant de douleur et de rage,
 L'esprit de la noire forêt
 Jette dans l'air un cri rauque et sauvage
 Écume, grince et disparaît.

Depuis, nul n'a foulé le Morne² solitaire,
 Alors que les vents de la nuit

² Note du poète. – Colline d'Amérique.

Aux horreurs qui couvrent la terre
Ont mêlé leur funèbre bruit.

Car une forme surhumaine
Hâte, dégoûtante de sang,
Accourt du milieu de la plaine
Y dresser son front menaçant.

La Minerve, 4 janvier 1844.

Notre-Dame de Montréal

C'est un bloc de calcaire aux énormes assises.
Il est là, sur un tertre, et ses hautes tours grises
Y soulèvent leur front altier.

Un grand fleuve à ses pieds roule ses claires ondes,
Et le commerce ardent, cette âme des deux mondes,
De ses riches produits l'entoure tout entier!

Qu'est-ce donc que ce temple au superbe portique,
Au fronton crénelé comme un castel antique,
Avec sa noble et large croix?

Un goût sévère et pur, s'alliant au génie,
A mis dans son ensemble une telle harmonie,
Que la louche critique est devant lui sans voix!

C'est la maison de paix au milieu du tumulte,
C'est l'oasis où vient, par le désert inculte,
Par les flots des lointaines mers,
Quand il est fatigué des vains bruits de la terre,
S'asseoir le voyageur pieux et solitaire,
Ou celui dont le monde a fait les jours amers!

Ô demeure tranquille! ô sainte basilique!
Monument élevé sur la place publique
Comme un phare sur un écueil,
Je m'étonne toujours que parfois l'on t'oublie,
Mystérieux asile, où Dieu réconcilie
Ces voisins ennemis, la vie et le cercueil!

Les laboureurs

Ne méprisons jamais le sol qui nous vit naître,
Ni l'homme dont les bras pour notre seul bien-être
S'usent à force de labeurs.

Ni ses robustes fils ployés sur leurs faucilles,
Ni son modeste toit, ni le chant de ses filles,
Qui reviennent le soir avec les travailleurs.

Ils moissonnent pour nous, et les fruits de leurs peines,
Blonds épis, doux trésors des jaunissantes plaines,
Blanches et soyeuses toisons,
Larges troupeaux chassés de leurs oasis vertes,
Toutes ces choses-là par eux nous sont offertes,
Et c'est avec leur or que nous les leur payons.

Notre avenir est là! nos champs gardent le germe
D'hommes propres à tout, au cœur changeant ou ferme,
Prenant un bon ou mauvais pli:
Dirigeons vers le bien leur mâle intelligence,
Instruisons-les: savoir, c'est narguer l'indigence,
Et peut-être sauver un peuple de l'oubli.

Il n'est que ce moyen d'atteindre un long bien-être,
D'attacher à ce sol fécond qui les vit naître,
Les hommes aimant les labeurs;
De voir leurs nombreux fils ployés sur leurs faucilles,
Et d'entendre, le soir, le doux chant de leurs filles
Se mêler à celui des rudes travailleurs.

La fenêtre ouverte

traduit de l'anglais de Longfellow.

Le vieux logis, muet et sombre,
Se cachait sous les tilleuls verts,
Et le jour disputait à l'ombre
Les sentiers de sable couverts.

J'allai m'asseoir sous la fenêtre,
Et je dis: « Où donc êtes-vous? »
Mais je n'y revis plus paraître
D'enfants rieurs aux regards doux.

Auprès du seuil de la demeure,
Un chien, gardant leur souvenir,
S'étonnait de voir passer l'heure
Sans qu'aucun d'eux pût revenir.

Son œil où brillait la tendresse,
Cherchait en vain sous les tilleuls
Ses gais compagnons d'allégresse...
L'ombre y tendait ses noirs linceuls!

J'entendis gazouiller encore
L'oiseau dont le chant familier
Toujours éveillait, dès l'aurore,
Ceux que je ne puis oublier!

Mais la voix des anges que j'aime,

Voix qui charmait par ses doux bruits,
Ne chantera, douleur suprême!
Que dans les rêves de mes nuits!

Et, comme nous marchions ensemble,
L'enfant qui suivait mon chemin
Disait: « Oh! que votre main tremble,
Qu'elle tremble en pressant ma main! »

La fête du peuple

Femmes de mon pays,
Blondes et brunes filles
Aux flottantes mantilles,
Hommes aux fronts amis,
Venez! la fête est belle,
Splendide, solennelle,
C'est la fête du peuple! et nous sommes ses fils!

Quand il veut d'une fête,
Le peuple ceint sa tête,
Ses épaules, ses reins;
L'érable est sa couronne;
L'écharpe qu'il se donne,
Quoique noble, rayonne
Moins que sa gaîté franche et ses regards sereins!

C'est la fête du Peuple! accourez-y, nos maîtres,
Vous, qui, pour son suffrage, avez tendu la main!
C'est la fête du Peuple! allez! que vos fenêtres,
De leurs riches pavois ombragent son chemin!

Cette bannière qui déploie
Nos couleurs sur l'or et la soie
N'est-elle pas bien belle à voir?
Dirait-on pas que cette brise
Qui fait ployer sa lance grise
Anime son beau Castor noir!

Amis! j'ai vu de douces choses,
 Des filles, des perles, des roses,
 Mais pour se contenter, il faut
 Voir ce navire aux pleines voiles,
 Qui s'élançe vers les étoiles,
 Disant: « Je voguerai plus haut! »

Quand il a déroulé les plis de ses bannières,
 Quand le parvis du temple a brui sous son pied,
 Le Peuple était sublime!... oh! j'aime les prières
 Et les chants de ce temple où tout homme s'assied!

C'est la fête du Peuple! Et son mâle génie,
 Après les durs labeurs, demande les plaisirs;
 Il lui faut des festins, des bals, de l'harmonie:
 Les parfums du banquet apaisent ses désirs!

Blondes et brunes filles,
 Femmes de mon pays
 Aux flottantes mantilles,
 Hommes aux fronts amis,
 Venez! la fête est belle,
 Splendide, solennelle,
 C'est la fête du Peuple! et nous sommes ses fils!

L'Avenir, 24 juin 1848.

La mère Souliote

(traduit de l'anglais.)

C'était au temps du célèbre Ali de Tebelen, Pacha de Janina. L'armée turque avait envahi les défilés des montagnes de Souli. Son approche avait contraint un grand nombre de femmes de ce pays de se réfugier sur un pic élevé. Là, on dit qu'elles se prirent à chanter des chants de fête; et que, quand l'ennemi fut en vue, elles se précipitèrent, elles et leurs enfants, du sommet du rocher, pour éviter de devenir les esclaves des Ottomans.

Du roc perdu dans le ciel bleu
 Elle était sur la large cime!
 Elle souriait à l'abîme,
 Son œil noir s'injectait de feu!

« Le vois-tu, disait-elle, enfant, sous les pins sombres?
 « Vois-tu sa claire armure étinceler, là-bas?
 « Vois-tu son fier cimier ondoyer, dans les ombres?
 « Doux fils, que je berçai sur mon cœur, dans mes bras,
 « Pourquoi tressailles-tu? Cette vue, ô misère!
 Te coûta, l'autre jour, un père! »

Sous leurs pieds, dans le val rocheux,
 Les guerriers de la Selleïde
 Ne cédaient au sabre homicide,
 Qu'en semant la mort autour d'eux!

« Il passe le torrent! Le voilà qui s'avance!

« Malheur à la montagne, à nos pâles foyers!
 « Là, le hardi chasseur s'appuyait sur sa lance!
 « Là, retentit le son du luth des caloyers!
 « Là, mes chants t'endormaient! Mais le Turc sanguinaire
 « Nous chasse au bout du cimenterre! »

On entendait dans le vallon,
 Dans les airs et sur la montagne,
 Ces hautes clameurs qu'accompagne
 La voix stridente du clairon!

« Écoute! ce sont eux! oh! l'étrange harmonie!
 « Qu'annonce la trompette aux roches de Souli?
 « Qui donc enflamme ainsi ta paupière brunie?
 « Qui donc fait que ton front, tout-à-l'heure, a pâli?
 « Enfant, ne frémis pas! Les épaules du brave
 « N'ont jamais ployé sous l'entrave! »

Et la raffale, tour à tour,
 Mêlait le cliquetis des armes,
 Les hurlements chargés d'alarmes
 Aux sourds roulements du tambour!

« Entends-tu les éclats de leur rire sauvage?
 « Mon fils, Dieu te fit libre au jour que tu naquis!
 « Ton père te légua sa gloire et son courage;
 « Il t'aima, te bénit, comme je te bénis!
 « Et nous qu'il chérissait, nous porterions la chaîne!...
 « Nous n'en serons pas à la peine! »

Lorsque de l'abrupte sommet
 Le fils et la mère bondirent,

Deux longs cris de mort s'entendirent!
Puis, le val redevint muet!

L'Avenir, 8 juillet 1848.

Graziella

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
 Laissez le vent gémir et le flot murmurer;
 Revenez, revenez, ô mes tristes pensées;
 Je veux rêver et non pleurer!

LAMARTINE, (*Graziella.*)

I

Elle était belle, elle était douce;
 Elle s'asseyait sur la mousse
 Au temps où les grands arbres verts
 Laisent leurs feuilles dentelées
 Tomber sur le gazon mêlées
 Aux pauvres fleurs des champs déserts!

Quinze ans avaient jeté sur son charmant visage
 Cette virginale pâleur
 Que la main du désir laisse sur son passage
 Ou que la volupté met sur un front rêveur!

Ses beaux yeux avaient pris la teinte
 Des couleurs dont se trouve empreinte
 La mer au vaste horizon bleu;
 Sa chevelure épaisse et noire
 S'enroulait sur son cou d'ivoire,
 Chaste de tout baiser de feu!

Ses dents, qui laissaient voir sa lèvre carminée

Étaient d'un nacre éblouissant;
 Sous le tissu bruni de sa peau satinée
 L'œil, dans la veine ardente, apercevait le sang!

Où trouver voix plus cristalline,
 Plus suave haleine enfantine,
 Plus frais sourire, chant plus doux?
 Où trouver forme plus suave?
 Dites: je me fais son esclave,
 Et je l'adore à deux genoux!

II

Dans leurs rayonnements les âmes se confondent:
 L'amour est si pur à quinze ans!
 Les soupirs contenus bondissent, se répondent;
 Le premier des aveux comble deux coeurs aimants!

Oui, le soir, quand brillait l'étoile,
 La vierge aimée ôtait son voile,
 Marchait pensive à mes côtés;
 Jetait au sable de la grève,
 Sans qu'elle interrompit son rêve,
 Des mots par la brise emportés!

Car je la pris naïve à sa pauvre famille,
 Pauvre famille de pêcheurs;
 Elle n'avait encore aimé que sa mantille,
 Et les oiseaux du ciel qui venaient sur ses fleurs!

Parfois nous allions au rivage

Écouter le refrain sauvage
Du nautonnier napolitain;
Notre extase était infinie,
Lorsqu'à sa nocturne harmonie
Le flot mêlait ce chant lointain!

Parfois montés tous deux sur la vieille nacelle,
Que nous détachions des roseaux,
Nous regardions passer cette lampe éternelle,
Phare mystérieux suspendu sur les eaux!

Combien son humide paupière
Aimait cette pâle lumière,
Rayons mêlés d'ombre et de jour!
Combien, en la voyant sourire,
Mon âme éprouvait de délire,
Mon cœur accumulait d'amour!

Quinze ans, hélas! jetaient sur son charmant visage
Cette virginale pâleur
Que la main du désir laisse sur son passage,
Ou que la volupté met sur un front rêveur!

III

La vague venait en silence
Lécher les bords du golfe immense!
Elle attendait sous l'oranger!...
Qu'avait-elle donc à lui dire?...
C'est que sur un léger navire
Demain embarque l'étranger!

Leur adieu fut navrant, puisque l'Italienne
Lui donna ses lèvres de miel;
Qu'elle pleura longtemps; qu'une main dans la sienne,
De l'autre lui montra l'azur de son beau ciel!

L'Avenir, 11 avril 1849.

La légende de la fille aux yeux noirs

Dédiée à Iacinta.

L'avez vous vu? qui est-ce qui l'a vu?
Ce n'est pas moi. Qui donc? Je n'en sais rien.
Sterne.

I

Qui l'a vu? Qui l'a vu? c'était un aigle noir,
Comme ta chevelure;
Ô fille, que l'amour amène, chaque soir,
Sous la feuillée obscure!

Il n'avait pas le cri de ces fauves oiseaux
Qui chantent leur carnage;
Ni les ongles d'airain du grand aigle sauvage,
Ni ses instincts brutaux!

Jamais on ne l'a vu becqueter les entrailles
De cadavres pourris,
Ou poser son grand nid, dans des pans de murailles,
Pleins de chauve-souris!

Il était noble et fier: et quand ses larges ailes
Luttaient contre les vents,
Des éclairs jaillissaient de ses sombres prunelles,
De ces sourcils mouvants!

Les pitons décharnés, les nuageuses cimes
 Des hauts chênes des monts,
 Les antres isolés, les flamboyants abîmes,
 Repaires de démons;

Les nuits noires, les nuits, propices aux mystères,
 La foudre et ses carreaux,
 Les charniers ténébreux, les mornes solitaires,
 La gueule des tombeaux;

Tous l'ont vu! Tous l'ont vu! Parfois de flammes bleues
 Ses plumes se couvraient,
 Parfois, deux spectres blancs aux frémissantes queues
 De leurs bras l'entouraient!

II

Or, il était, un jour, une fille candide,
 Qu'un fol amour perdit;
 Que sa mère frappa, sur son beau front sans ride,
 Que son père maudit!

Bien souvent elle errait, le soir, au clair de lune,
 Portant son âme aux cieux,
 Quand un beau cavalier, qui la vit, sur la dune,
 Lui dit: – « Vierge aux doux yeux!

« Que me demandes-tu, pour être à moi, la belle?
 « Veux-tu ces anneaux d'or?
 « Veux-tu ces bracelets, cette fine dentelle,

« Plus précieuse encore?

– « Cavalier trop courtois, toutes ces rares choses,
 « Offertes de ta main,
 « Éblouissent: mais va, plus pures sont mes roses,
 « Va! passe ton chemin!

– « Désires-tu corsets soyeux, blanche mantille,
 « Diamants pleins tes bras?
 « Tu les auras! Veux-tu? Dis-le moi, brune fille,
 « Certes tu les auras!

– « Non, non! Je n’aurais plus les baisers de ma mère!...
 « Tes bagues, tes bijoux,
 « Feraient naître en mon coeur une tristesse amère,
 « Source de bien des maux!

« Garde-les donc! » Pourtant, la nuit, au clair de lune,
 Elle venait souvent
 Voir le beau cavalier chevaucher par la dune,
 Sur son coursier ardent!

Elle l’aima, dit-on: c’est ce qui fit sa perte!
 La fille aux bruns cheveux
 Donnait à ses baisers, sur la pelouse verte,
 Sa bouche et ses doux yeux!

Son père, la voyant, sous la feuillée obscure,
 Lance un blasphème et dit:
 « Par le Dieu que j’adore et qui venge l’injure,
 Que ton front soit maudit! »

« Que ton corps soit broyé sous la dent de ton crime! »
 Dit sa mère en courroux,
 Écrasant de sa main cette pâle victime,
 Tombée à ses genoux!

III

Leur voix dut s'élever jusqu'aux pieds du Grand Maître,
 Puisque, le lendemain,
 On vit des os, noircis par la foudre peut-être
 Joncher le grand chemin!

IV

À l'heure, où le hibou hurle ses chants funèbres
 Qui donc gémit ainsi?
 Qui donc ose venir pleurer, dans les ténèbres,
 Sur le morne obscurci?

D'où partent ces éclats de rire? Ce phosphore,
 Pourquoi va-t-il lécher
 Ces deux crânes jaunis, que le ver mange encore,
 Et qu'il devra sécher?

Est-ce pour voir passer un voyageur nocturne,
 Que ce grand aigle noir,
 Là-bas, sur ce tombeau, dont il a brisé l'urne,
 Est accouru s'asseoir?

Qui sait? Mais, chaque soir, quand se lève la lune,

Deux squelettes hideux, poussant des cris confus,
Foulent, autour de lui, le sable de la dune,
Avec leurs pieds fourchus.

L'Avenir, 20 mai 1848.

Rêve de l'exilé

Banni de ses foyers, sur la rive étrangère,
Il gémissait captif au sein de la douleur;
Une larme parfois humectait sa paupière
Quand, en doux souvenir de sa pauvre chaumière,
L'espoir ne mêlait pas son prestige enchanteur.

Comme l'on voit le lis à la teinte argentine
Dans l'ombre de la nuit se faner et mourir,
Ou le saule de deuil dont la branche s'incline
Sur la tombe là-bas au pied de la colline,
Malheureux, il sentait son âme se flétrir.

Un jour sous le vieux chêne aux ombres solitaires
Pensif, il s'endormit au bruit lointain des vents,
Et l'ange du sommeil sur ses ailes légères
Soudain le transporta vers le toit de ses pères.
Et là lui fit goûter de suaves instants.

« Salut! s'écriait-il, ô terre que j'adore!
« Salut! beau St. Laurent, sur tes rives encore
 « Je renais au bonheur.
« À genoux sur ce sol de mon âme brûlante
« J'ose élever vers toi l'hymne reconnaissante
 « Écoute le Seigneur.

« J'arrive avec transports sous le riant feuillage
« Qui recouvre à demi de son tranquille ombrage

« Mon paisible séjour.
 « Assez longtemps souffrir, ne pleure plus ma mère,
 « De ton sein déchiré bannis ta peine amère,
 « Ton fils est de retour.

« Salut, champs fortunés!... mais grand Dieu! je frissonne
 « En parcourant ces lieux mon pied tremblant résonne
 « Sur des crânes brisés.

« Victimes d'un beau zèle ils périrent en braves,
 « Ces héros glorieux maudissant leurs entraves
 « Sous le joug oppressés.

« Ombres de mes amis! Ombres que je vénère!
 « Voyez enfin nos fronts sortir de la poussière.
 « Voyez tarir nos pleurs.

« Nos vœux sont couronnés; la fortune attendrie
 « Dessinant de la paix l'auréole chérie
 « Termine nos malheurs.

Mais une voix frappa son oreille attentive,
 Lui montrant son pays bien au-delà des mers;
 C'était le bruit des flots, et la vague plaintive
 Dont la rage éveillait les échos des rochers.

La Minerve, 26 février 1844.

Caledonia

(*Imité de Burns.*)

Mardi dernier [25 janvier 1859], nos compatriotes d'origine écossaise ont célébré l'anniversaire de la naissance de Burns, poète qu'ils considèrent comme leur plus belle gloire nationale. Plusieurs Canadiens-français ont été invités à ce banquet, et nous sommes heureux de dire qu'ils ont fait honneur à la nation dont ils sont membres. Au rapport même des journaux anglais, les meilleurs discours qui ont été prononcés sont les discours de MM. Chauveau et Coursol. M. J. C. Coursol a fait l'éloge du Canada en homme qui aime sa patrie et qui veut son bonheur; l'Hon. Surintendant de l'Éducation a fait voir, par son exemple, que la race française en Canada, quoique détachée de son tronc, n'en continuait pas moins à poursuivre sa marche brillante dans la littérature, dans la poésie et dans l'éloquence. Avant de terminer, M. Chauveau a lu l'imitation suivante d'une poésie du poète écossais. Elle est de notre compatriote M. Joseph Lenoir, homme également remarquable par sa prose et par sa poésie.

Cyrille Boucher.
L'Ordre, 1^{er} février 1859.

Ô myrtes embaumés, laissez les autres terres
 Nous vanter à l'envi leurs bosquets solitaires,
 Dont l'été fait jaillir d'enivrantes odeurs.
 J'aime mieux ce vallon, frais et riant asile,
 Où, sur un lit d'argent, coule une onde tranquille,
 Sous la fougère jaune et les genêts en fleurs.

Plus chère est à mon coeur cette douce retraite!

La blanche marguerite et sa soeur pâquerette
S'y mêlent au bluet à l'aigrette d'azur,
Et c'est là que souvent Jeanne, ma bien aimée,
Vient écouter l'oiseau, caché sous la ramée,
Jeanne au regard si doux, ma Jeanne au front si pur!

La brise les caresse et le soleil les dore,
Quand notre froide Écosse entend la voix sonore
Des sombres aquilons bondissant sur les flots :
Mais ces lieux enchantés, qui les foule? l'esclave!
Le bonheur n'est pas fait pour qui porte l'entrave!
Il appartient au maître! À l'autre les sanglots!

Non! le noble Écossais ne conçoit nulle envie
De ces biens contestés d'une race asservie.
Avec un fier dédain, il sait voir tour-à-tour
Leurs bosquets parfumés, leurs fertiles campagnes.
Libre comme le vent qui court sur ses montagnes,
S'il a porté des fers, ce sont ceux de l'amour!

Journal de l'Instruction publique, janvier 1859.

À Guillemine

J'aime de tes accords la suave harmonie
 Et de ta douce voix les accents enchanteurs;
 Ces sont mélodieux à mon âme attendrie
 Du céleste séjour préludent les douceurs.

Sous ton habile main, j'entends gronder *l'Orage*³
 Et là-bas dans la plaine au bruit sourd des torrents
 Se mêler des soupirs à travers le feuillage...
 C'est l'hymne solennel que murmurent les vents.

Tantôt comme du soir la brise caressante
 Ou le tendre zéphir se jouant sur les fleurs,
 Sur ta lèvre s'écoule une plainte touchante...
 C'est Philomèle alors qui redit ses malheurs.

Le divin Apollon fait entendre sa lyre,
 Soudain le ciel s'émeut à des charmes nouveaux,
 Et le sublime Orphée au ténébreux empire
 Un instant suspendit la souffrance et les maux.

Ainsi quand sous tes doigts la corde frémissante
 Résonne doucement, s'unit à tes chansons,
 D'un sommeil qui ravit, d'un rêve qui m'enchante
 Je crois goûter le charme et les émotions.

La Minerve, 28 décembre 1843.

³ Note du poète. – C'est l'intitulé d'une pièce imitative.

Haine

Damnation! je hais la tyrannie,
Son air stupide et son regard moqueur,
Son pied maudit, qui renverse une vie,
Pleine d'élans, d'avenir et de coeur!

Oh! que je hais un tyran à l'oeil fauve,
Qui ne discerne, au milieu des travaux,
Que sa victime, humble, soumise et chauve,
Courbant le front sous le faix de ses maux!

Oh! je le hais, le vorace vampire!
Monstre hideux, il boit le sang humain,
Ronge les chairs que son ongle déchire!
Et lance au ciel un regard de dédain!

Oh! je le hais, le maudit! si son âme
Tombait vivante en mes ardentes mains,
Je la broîrais, comme on broie une femme
Qui vend son corps, sur tous les grands chemins!

Si j'étais Dieu, que ma main vengeresse
Pût, sur un signe, abattre le tyran,
Son cou hardi, qu'élève la bassesse,
S'humiliraient sous le fer du carcan!

Son corps ployé sur l'acier de la roue
Deviendrait rouge à force de douleurs;

Pour l'insulter, je frapperais sa joue;
Avec mon pied je sècherais ses pleurs!

Oh! je le hais! mon bras terrible et pâle
Se glisserait dans son gosier sanglant,
Pour étouffer le soupir ou le râle
Prêt à jaillir de son sein pantelant!

Puis, quand son front glacé par l'agonie
Pendrait livide à l'instrument fatal,
J'achèverais de torturer sa vie,
En l'attachant aux jarrets d'un cheval!

Son corps brisé, bondissant sur la route
Y laisserait des traces de lambeaux,
Pâtüre immonde et qu'aimeraient sans doute,
Le chien avide et les impurs corbeaux!

Damnation! je hais la tyrannie,
Son air stupide et son regard moqueur,
Son pied maudit, qui renverse une vie,
Pleine d'élan, d'avenir et de coeur!

La Revue canadienne, 26 février 1847.

Euménide

Aux sangsues du peuple

Eh bien! nous marcherons, sans craindre les entraves!
Puisque le repentir ne vient point aux esclaves,
Aux transfuges honteux, à des hommes sans coeur,
Eh bien! nous irons seuls! Si nos chutes sont graves,
Dieu nous relèvera francs de tout déshonneur!

Ah! vous avez souillé ce qu'adoraient nos pères,
Sol, Ciel, Religion toutes choses si chères!
Sectateurs du veau d'or, stupides, éhontés,
N'avez-vous point rougi : pour d'ignobles misères
Avoir osé troquer vos nobles libertés!

Quels biens vous produiront vos luttes insensées,
Vos serviles projets, vos serviles pensées?
Lâches! voyez-vous pas que la main du pouvoir
A peine à soutenir vos gloires éclipsées?
Que leur indigne poids les fera bientôt cheoir?

Qu'un jour viendra sans doute, où, honnis de vos frères,
Immondes parias, vous irez, solitaires,
Cacher vos fronts couverts de leurs mille crachats?
Qu'il vous faudra ramper sous leurs regards austères?
Que la dérision suivra partout vos pas?

Que ceux, qui, comme vous, marchent d'un pied rapide
Dans le sentier fangeux du mensonge intrépide,

Quand vous êtes tombés, ne vous regardent plus?
Qu'à travers le manteau, qui vous servait d'égide,
Tout oeil découvrira vos honteuses vertus?

Déserteurs du drapeau, qu'arbore la patrie,
Ne le regardez plus! votre nom l'humilie!
Son ombre désormais ne peut vous protéger!
Allez! portez ailleurs votre face flétrie!
L'or, qui vous a perdus, ne saurait vous venger!

Allez! nous sommes forts, parce que l'imposture
Ne vient jamais souiller de son haleine impure
Des fils de ce beau sol les coeurs nobles et fiers!
La vérité pour eux n'a jamais de parure!
Ils la disent sévère à des hommes altiers!

Nous sommes forts, vous dis-je, et nous sommes les maîtres!
Nos rangs sont peu nombreux, mais ils n'ont point de traîtres!
Soldats, nous combattons à l'appel de l'honneur!
C'est un bien qu'à leurs fils ont légué nos ancêtres!
C'est un gage certain de gloire, de bonheur!

Nous ne buvons pas, nous, dans des coupes fumantes,
Le sang, ni les sueurs des masses innocentes!
Nous ne comprimons point leur pénible labeur
Pour en extraire l'or avec des mains sanglantes!
C'est trop de cruauté pour un vain déshonneur!

Si la douleur tourmente un peuple qu'elle éveille,
En inclinant nos fronts, nous lui prêtons l'oreille!
Médecins oublieux de tous autres devoirs,
Nous lui versons le baume : un géant, qui sommeille,

Quand sa tête est brûlante, a des songes trop noirs!

Gardons bien de jamais soulever ses colères!
L'arène, où vont rougir les fureurs populaires,
Absorbe trop de pleurs, enfante un trop long deuil!
Le peuple a son courroux, comme il a ses prières :
À l'homme, qui l'oublie, il ouvre un froid cercueil!

Ah! vous avez trahi ce qu'adoraient nos pères,
Sol, Ciel, Religion, toutes choses si chères!
Sectateurs du veau d'or, stupides, éhontés,
N'avez-vous point rougi! pour d'ignobles misères
Avoir osé troquer vos nobles libertés!

La Minerve, 1^{er} juillet 1847.

À une jeune fille

Ne t'énorgueillis pas, ô pâle jeune fille!
D'être belle, adorée entre toutes tes soeurs;
D'avoir des diamants, des perles et des fleurs
Couvrant tes noirs cheveux, ton sein et ta mantille.

Ne t'énorgueillis pas d'avoir à tes genoux
Tout ce qu'on voit ici de brillants jeunes hommes.
D'oublier, chaque nuit, quand viennent les doux sommes,
Leurs paroles d'amour et leurs regards jaloux!

De régner, dans le bal, comme une souveraine,
D'avoir le pied léger, une voix de syrène;
Des chants pour tous les coeurs, pour tous les souvenirs,
D'être joyeuse et folle avec un port de reine,
Ardente à dédaigner mille nobles soupirs!

De répandre partout, comme un parfum suave,
Ta beauté de vingt ans, si lents à s'accomplir;
De tenir à tes pieds, comme un docile esclave,
La foule des amants, que ton oeil fait pâlir!

Parce qu'il faut qu'au ciel, où sont les douces choses,
Où vont toujours s'asseoir les anges comme toi,
Ton front soit blanc et pur et frais comme les roses
Des jardins de ce ciel où tu seras à moi!

L'Avenir, 5 août 1848.

Le chant du corsaire

1760

Ils se préparent aujourd'hui sur mer...

SHAKSPEARE

Amis, quand le grappin à la serre infernale,
Au bruit des noirs canons, au sourd roulis des flots,
Tombera sur le flanc d'une barque royale,
Que nos fronts soient joyeux, que notre voix soit mâle!
On voit, à l'abordage, où sont les matelots!

Le matin généreux porte sa tête fière!
Son sabre est dans ses mains, son poignard dans ses dents!
Son regard est terrible et sa démarche altière!
Il brise sous son pied, l'ennemi, comme verre!
Jamais il ne pâlit à l'aspect des mourants!

Le pont qu'ont balayé la hache et la mitraille,
Le revoit calme et fort, noir de poudre et de sang,
Aux chances du combat, aux coups de la bataille,
Jeter son corps de fer, lourde et sombre muraille,
Point de mire effronté du boulet bondissant!

Certes! il m'en souvient! c'était un beau navire!
Un trois-mâts vigoureux, aux rougeâtres sabords!
On eût dit, à le voir nager avec empire,
Dans les eaux de ces mers, qui semblaient lui sourire,
Que l'océan dompté redoutait ses efforts!

Pourtant il arriva que ses dures antennes,
Ses cordages sans nombre et ses légers huniers,
Roulèrent désunis sur les vagues lointaines!...
Nos chants étaient sereins; nos voiles étaient pleines!
Et lui, tout près de nous, voguait sans mariniers!

Frères! quand le grappin à la serre infernale,
Au bruit des noirs canons, au sourd roulis des flots,
Tombera sur le flanc d'une barque royale,
Que nos fronts soient joyeux, que notre voix soit mâle!
On voit, à l'abordage, où sont les matelots!

L'Avenir, 5 février 1848.

Rêverie

Quand le ciel se fait sombre, ou qu'au déclin du jour,
Notre âme vers son Dieu se porte avec amour,
Combien il serait bon, si nos faibles prunelles
Pouvaient, sans s'émuouer aux splendeurs éternelles,
D'un ange rayonnant soutenir le regard!
De voir cet ange ami, descendu des étoiles,
S'asseoir, silencieux, souriant et sans voiles,
Près de notre chevet, et, sur notre oeil hagard,
Laisser tomber le sien, mu par un doux hazard!
De savoir du bel ange, où ces âmes chéries,
Qui remplissaient nos coeurs et qui charmaient nos vies,
Amis toujours constants, au temps des jours mauvais,
Enfants, nos chers espoirs, épouses adorées,
De savoir de lui, dis-je, où Dieu les a placées,
S'ils ont des trônes d'or et de riches palais!

Ah! nous ne pensons pas qu'au sein de nos demeures,
À chaque instant du jour, à chaque pas des heures,
Nous pouvons contempler quelques anges sereins,
Ou qui le deviendront, n'en nourrissons nul doute,
Si l'ennui d'être heureux ne les prend sur la route,
Et si, toujours joyeux, nous leur tendons les mains!
Ces anges-là, ce sont nos enfants et nos femmes,
Chair fait avec la chair, qui captive nos âmes!
Et que ne fait point fuir le souffle du malheur.

L'Avenir, 26 février 1848.

Folie, honte, déshonneur

Flebile nescio quid...
OVIDE.

I.

Holà! vous qui passez, quand les cieux se font sombres.
Près de mon noir logis, là-bas, dans les décombres,
Jeunes hommes, voués aux douleurs de l'affront,
Arrêtez-y vos pas! Peu sûres sont les ombres
À qui n'a pour tout toit que la peau de son front!

Il ne fait jamais bon défier la tempête!
Elle gronde : écoutez! c'est comme un chant de fête,
De fête échevelée, où la voix du tambour,
Absorbe sons joyeux, sistre, harpe, trompette,
Soupirs, bruissements de longs baisers d'amour!

Entrez donc! Cette nuit promet d'être orageuse :
Voyez, son dôme gris se sillonne, se creuse,
Sous le carreau blafard de la foudre en courroux!
Entrez! mon seuil est noir, et sa forme hideuse
Comme un manteau de fer, vous protégera tous!

J'ai pour vous délasser des regards de la haine,
Des filles aux doux yeux, à la lèvre sereine;
Leurs corps sont blancs et purs; et sous leurs blonds cheveux,
Coulant en mèches d'or, sur des seins de sirène,

Elles laissent glisser un bras aventureux!

Car vous avez péché contre nous, jeunes hommes,
Quand, posant votre pied, sur le sol où nous sommes,
Vous avez dit : « Beauté, vierge au limpide cœur,
« Donne-nous du bonheur, afin que de doux sommes,
« Dans nos corps alanguis ramènent la vigueur! »

Et vous avez puisé dans l'urne du délire!
Et des baisers de feu, navrants, comme un martyr,
Des stygmates honteux soudain vous ont couverts!
Car ces lèvres de marbre, où courait le sourire,
Étaient, n'en doutez pas, pleines de suc's amers!

Ne cherchez donc jamais à confier vos vies
Aux mains, aux lourds regards de ces pâles harpies,
Que Satan, pour vous perdre, ameute contre vous!
Arrêtez-vous ici! ces colombes ternies
Ont, à leurs doigts crochus, des ongles de hiboux!

Entrez donc! cette nuit promet d'être orageuse!
Voyez, son dôme gris se sillonne, se creuse,
Sous le carreau blafard de la foudre en courroux!
Entrez! mon seuil est noir, et sa forme hideuse
Comme un manteau de fer, vous protégera tous!

II.

Mensonge! mensonge exécration!
Celui qui leur parlait ainsi,
Sur une face abominable,

Portait le sceau d'un long souci!
 Pour se les rendre plus propices
 Il leur dit les grandes délices,
 Que n'avait certes pas son bouge de malheur!
 Or, quand l'orgie ardente et folle
 Eût fait taire chants et parole,
 Pour un métal infâme, il leur donna sa soeur!

III.

Sans coeur, sans âme, hébétés par le crime,
 Hommes maudits, quand vint l'aube du jour,
 D'un pied furtif, ils quittèrent l'abîme,
 Où les jetait un monstrueux amour!

L'or leur manquait; leurs faces étaient pâles!
 Il leur fallait pourtant de l'or, des voluptés!
 Ils durent mendier : leurs prières brutales
 Ne calmèrent en rien leurs désirs effrontés!

Leurs poignards leur restaient : c'était une ressource!
 Eh bien! se dirent-ils, arrêtons dans leur course,
 Le pèlerin tardif, ou l'obscur voyageur!
 Traquons-les, dans la nuit! l'or d'une riche bourse,
 Tombant entre nos mains, nous portera bonheur!

IV.

Un jour, ceux qui passaient, dirent en voyant pendre
 Trois cadavres puants, aux clous d'un noir gibet :

« Qu'est-ce donc, ô bourreau! quoi! ne peux-tu pas rendre
« Les suprêmes devoirs à cette immonde cendre? »
Le bourreau répondit : « Si le roi le permet! »

L'Avenir, 4 mars 1848.

Indigence

Au banquet du bonheur bien peu sont conviés!
V. HUGO.

C'est triste! mais pourtant c'est une chose sûre,
Le pauvre a beau suer, se tuer sans murmure,
 Pour le caprice du puissant;
Nul ne l'a remarqué : tous détournent la tête,
S'il arrive qu'un jour, hâve et sombre, il s'arrête,
 Pour les regarder en passant!

La laideur des haillons, qui chargent son épaule,
Réveille bien souvent une hilarité folle
 Chez ceux-là mêmes qu'autrefois,
Lui, jeune et plein de vie, il aidait de ses forces,
Usant, pour leurs plaisirs, mains aux dures écorces,
 Âme de feu, vigueur et voix!

C'est triste! mais pourtant il faut qu'il s'achemine!
Il est vieux : mais son front que la douleur incline
 Rougit toujours, s'il tend la main!
Pour ne pas mourir là, sous l'ombre de la borne,
Il faut bien supplier, quoique le coeur soit morne,
 Et demander un peu de pain!

Oh! l'avez-vous suivi, vous autres, heureux, dites,
Dans son taudis infect, dans ses heures maudites,
 Cet homme aux malades regards?
L'avez-vous vu, la nuit, s'accroupir en silence,

Allongéant ses genoux, maigris par la souffrance,
Près des tisons dans l'âtre épars!

Dites! l'avez-vous vu raidir, dans l'agonie,
Sur un grabat puant, impure gémonie,
Ses membres crispés ou tordus?
Avez-vous vu la bave écumeuse et sanglante
Jaillir de son gosier sur sa lèvre béante,
Au milieu de soupirs perdus?

Alors, ce corps, rongé par toutes les tortures,
Du froid et de la faim succombant aux morsures,
Est tombé, livide lambeau;
La mort, venue après, sur cette proie humaine,
Posa sa dent vorace, et lui dit : « C'est la haine,
« Homme, qui te jette au tombeau! »

Ô misère! Qui donc, à cette heure suprême,
Portera le linceul sur cette face blême?
Qui donc ira s'agenouiller
Au chevet délabré de l'immonde demeure?
Charité! ange ami, que l'infortuné pleure,
Viens! toi, rien n'a pu te souiller!

L'Avenir, 22 avril 1848.

L'histoire de la vie

Traduit de l'anglais

Toute petite enfant, sur le sein de sa mère,
Je la vis qui dormait!...
Je la revis plus tard, vierge!... une plainte amère
Sur sa lèvre expirait!

Or, je la revis femme! Elle avait, douce chose,
Un charmant nouveau-né!
C'était beau!... Mais son front penchait pâle et morose
Aux larmes condamné!

Des ans se sont passés!... Quand je revins près d'elle,
Elle était à genoux,
Priant près d'une lampe à la blanche étincelle,
Sans enfant, sans époux!

Je n'ai vu que des pleurs à l'oeil de cette femme,
Si suave pourtant!
Elle était belle et sainte! et Dieu lui prit son âme!
Oh! Dieu, lui, l'aimait tant!

D'abord, joyeuse enfant, puis, blonde jeune fille,
Épouse, mère; enfin,
Veuve au coeur désolé, sans amour, sans famille,
Elle fit son chemin!

Et je l'ai rencontrée! Et nous nous séparâmes,

Pour ne plus nous revoir!
La mort réunira nos corps; et nos deux âmes,
Au ciel iront s'asseoir!

Album littéraire et musical de la Revue canadienne,
avril-mars 1848.

La Bayadère

Romance

J'ai vu, j'ai vu la Bayadère,
Cette fille au corsage noir,
Au front limpide, à l'oeil sévère,
Jolie enfant, bien belle à voir.
Sa main droite pressait sa hanche
L'autre élevait un tambourin,
Et les plis de sa robe blanche
Voilaient ses souliers de carmin!

Quelqu'un lui disait : « brune fille,
Je veux te donner autant d'or
Qu'en peut contenir ta sébille,
Si tu me permets... doux trésor!... »
Sa main droite pressait sa hanche
L'autre élevait un tambourin,
Et les plis de sa robe blanche
Voilaient ses souliers de carmin!

Elle repoussa, sans mot dire,
L'étreinte de l'homme brutal,
Puis, revint avec un sourire,
Danser sur le pavé fatal!
Sa main droite pressait sa hanche
L'autre élevait un tambourin,
Et les plis de sa robe blanche
Voilaient ses souliers de carmin!

Pauvre vierge! qu'elle était belle!...
Elle est morte! et je me souviens
Des longs éclairs que sa prunelle
Lançaient quand elle lui dit : « Viens! »
Sa main droite pressait sa hanche
L'autre élevait un tambourin,
Et les plis de sa robe blanche
Voilaient ses souliers de carmin!

Album littéraire et musical de la Revue canadienne,
7 juillet 1848.

Le bandit mort

Imité de l'anglais

Pourquoi dort-il ici, tandis que la trompette
Rugit son cri de guerre et guide les poignards?
Les braves ont jeté du sang sur son aigrette :
Il n'est donc plus leur chef, l'homme aux brûlants regards?

Bien qu'un rouge manteau lui serve de suaire,
Bien qu'un chaînon d'acier prenne ses larges reins,
Cet homme, dont la voix ébranlait son repaire,
Plus que les sons du cor, aimait les chants sereins!

Où le torrent s'écoule avec un bruit étrange,
Farouches, l'arme au poing, des soldats sont venus.
Il est nuit : de la mort on voit flamboyer l'ange!...
Mais lui, pourquoi dort-il!... Ces pas lui sont connus!

Il a bondi soudain : une rumeur lointaine,
Traversant les flots noirs, arrive jusqu'à lui!
Indécis il regarde et le ciel et la plaine,
Et cette belle enfant qui le charme aujourd'hui.

Ira-t-il au combat? Sa douce fiancée
Est là? Sur son front pâle il pose un long baiser!
Sa bande généreuse a compris sa pensée!...
Tout ce qu'il a de haine est venu l'embraser!

Et puis, il est tombé comme tombe le chêne,
Quand le feu de l'orage a divisé son tronc!
Les vainqueurs, en passant, ne le virent qu'à peine,
Et les pieds des chevaux lui broyèrent le front!

On ne le verra plus, le soir, sur la falaise,
Regarder les flots bleus qui courent sur la mer,
Ni dans les bois obscurs, à cette heure mauvaise,
Où le bandit qui veille a le sourire amer!

Le barde ne doit pas rappeler sa mémoire,
Ni le cyprès funèbre ombrager son tombeau!
Mourir comme il est mort, est-ce là de la gloire?
Qui sait? Mais du soldat le sort n'est pas plus beau!

*Album littéraire et musical de la Revue canadienne,
7 juillet 1848.*

Aux femmes de mon pays

Air : Batelier, dit Lisette.

[Le 26 août 1848, un dîner est offert par des « Amis » en hommage aux collaborateurs de L'Avenir. On y porte une santé « Au beau sexe canadien ».]

[...] J. Lenoir, écr., répondit à cette santé par les couplets suivants qu'il chanta et qu'il avait improvisés pour l'occasion.

Oui, nous avons des filles,
 Dans notre beau pays,
 Douces, pures, gentilles,
 Blanches comme des lys!
 Toutes restent fidèles,
 Et charmantes toujours!
 Amis! gloire à nos belles!
 Bonheur à nos amours!

Jeunes, fraîches amies,
 Épouses, mères, soeurs,
 Elles charment nos vies,
 Elles charment nos coeurs!
 Toutes restent etc.

Bénéissons la fortune
 Qui fait qu'en ces climats
 Et la blanche et la brune
 Ignorent leurs appas!
 Toutes restent etc.

Femme de ma patrie,
Vierge au regard si doux!
Canadienne chérie,
Nous te saluons tous!
Nous te serons fidèles!
Sois charmante toujours!
Amis! gloire à nos belles!
Bonheur à nos amours!

L'Avenir, 2 septembre 1848.

Pablo le toréador

Romance espagnole

Il est allé sur la montagne,
Combattre les aigles, les ours!
C'est Juanita qui l'accompagne,
Juanita ses blanches amours!
Oh! voyez donc, derrière la colline,
Ondoyer son panache noir!
Voyez! voyez! sa lourde carabine
Resplendir au soleil du soir!

Depuis qu'il aime cette fille,
Dont les yeux lui semblent si doux,
Il a déchiré sa résille,
Horreur des taureaux andalous!
En vain Madrid, la ville aux grandes fêtes,
La ville aux fiers toréadors,
Offre à ses yeux de brillantes conquêtes
Des fleurs, des perles, des trésors!

En vain la mauresque Séville,
En vain Cordoue et ses palais,
En vain Grenade cette ville
Aux étincelants minarets,
En vain l'honneur et tout l'or de l'Espagne,
Cherchent à rompre ces amours!
Il est allé joyeux sur la montagne
Combattre les aigles, les ours!

L'Avenir, 30 septembre 1848.

Casabianca

Imité de l'anglais

Casabianca, enfant de treize ans, fils de l'Amiral de l'Orient, mourut dans l'explosion de ce vaisseau que commandait son père, au combat naval du Nil.

Sur le pont brûlant du navire
Qu'abandonnent les matelots,
La flamme ardente et rouge accourt, rugit, déchire,
Enveloppe les morts et roule avec les flots!

Pourtant, sa tête fière et belle,
Faites pour dompter l'ouragan,
Se dresse dans les feux qui sifflent autour d'elle,
Et voit avec dédain ces feux et l'océan!

Pourquoi garder, dans l'incendie,
Cette consigne du soldat?
Martyr d'un vain devoir, ton héroïque vie
En s'éteignant ici, n'a qu'un futile éclat!

« Oh! cette épouvantable chaîne,
« Dit-il, puis-je pas la briser? »
Car il ne savait pas que son fier capitaine
Dans une affreuse mort venait de s'épuiser!

« Ô mon père! dit-il encore,
« N'ai-je pas fini mon labeur? »

À ses accents plaintifs répond la voix sonore
Des canons bondissants, des flammes en fureur!

Sur son front, dans sa chevelure
Il les sent glisser, et toujours
Les regarde manger, sans crainte et sans murmure,
Cordages et Haubans du vieux brick, ses amours!

« Dites! dois-je rester, mon père? »
Fit-il, pour la dernière fois,
Lorsque, l'enveloppant comme un large suaire,
Des vagues d'un feu sombre éteignirent sa voix!

Belle de sa splendeur sauvage
La flamme rongant les huniers
Bruissait dans les airs, comme un cri d'abordage!...
C'était le chant de mort de mille mariniers!

Il se fit un coup de tonnerre!
Et l'enfant!... Et les matelots!...
Interroge les vents sur ce sanglant mystère,
Et ces fragments noircis qui courent sur les flots!

L'Avenir, 18 octobre 1848.

Zoé

Romance

À l'ombre d'un tilleul en fleurs,
Sous le beau ciel de la Provence,
Zoé, les yeux baignés de pleurs,
Chantait sa plaintive romance;

« Petits oiseaux, cessez vos chants d'amour :
« Celui que j'aime est loin de ce séjour. »

bis

bis

Le front ceint des brillants lauriers
Cueillis par sa jeune vaillance,
Va-t-il, au milieu des guerriers,
Oublier nos serments d'enfance?

« Petits oiseaux, etc.

Il a quitté ces doux climats,
Porté sur l'aile de la gloire;
Et sa Zoé ne le suit pas,
Aux lieux chéris de la victoire!

« Petits oiseaux, etc.

Bientôt Zoé ne chanta plus
Sa douce et plaintive romance :
Un tombeau, des pleurs superflus,
Rappellent encor sa constance!

Petits oiseaux, cessez vos chants d'amour :
Celui qu'elle aime a fui de ce séjour!

La Lyre canadienne, 1847.

Épilogue

Qu'est-ce que le chant?

Le chant, c'est le baume de l'âme,
 Quand l'âme est pleine de douleurs;
 C'est le cri d'amour de la femme;
 C'est l'écho, la voix, le dictame,
 Que Dieu fit pour charmer les coeurs!

C'est l'adieu qu'on jette au rivage,
 Quand, quittant le pays natal,
 On voit, dans un lointain voyage,
 Un heureux ou pâle présage,
 Fortune, honneur ou sort fatal!

C'est ce bruit qu'en la nuit sereine
 On entend courir sur les flots;
 C'est la lame battant l'arène;
 C'est le vent dont la tiède haleine
 Endort les joyeux matelots!

C'est le plaisir dans la souffrance;
 Dans l'angoisse c'est la gaîté;
 C'est une douce souvenance,
 De bonheur, d'amour ou d'enfance;
 C'est l'espoir, c'est la volonté.

La Lyre canadienne, 1847.

Adresse des porteurs de *L'Avenir* pour le Jour de l'An 1849

Aux lecteurs

Oh! vous en souvient-il? Quand de jeunes athlètes,
Sortis des rangs du peuple, élevèrent leurs têtes,
 Pour contempler notre pâle horizon,
De soudaines clameurs, de grondantes colères,
Surgirent sous les pieds des hommes populaires,
 Frappés par la dérision!

Ils avaient regardé : leur crime était infâme!
Ils avaient déchiré le bandeau que leur âme
 Portait naguère et n'osait soulever!
Bien plus, ils avaient dit : Vous serez des esclaves,
Si vous ne brisez pas vos honteuses entraves
 Avant qu'on vienne les river!

En dépit des rumeurs que soulevaient la haine,
L'envie ardente et folle et la colère vaine,
 Dans le combat ils sont restés debout!
Champions exaltés d'une cause sublime,
L'abandonner, pour eux, c'eût été plus qu'un crime,
 Crime méritant le dégoût!

Non, ils ne veulent pas ramper comme les autres;
Ils ont leur mission : en dévoués apôtres,

Ils seront fiers de pouvoir l'accomplir!
 Travailler pour le peuple et conserver sa gloire
 Blanche de toute tache et digne de l'histoire,
 Ce but, ils sauront le remplir!

Aux abonnés

Oui, quand Décembre arrive et termine l'année
 Quand le brumeux hiver, la tête couronnée
 De ses mille cristaux, nés au souffle du nord,
 Descend de la montagne et sur la plaine grise
 Pose un pied frissonneux et glacé par la bise,
 Donnons à tout besoin, et donnons sans remord!

C'est bien doux de donner, allez! puisqu'une obole
 Porte toujours bonheur au pauvre et le console
 Des angoisses du lendemain;
 Puisque votre denier ira, dans sa demeure,
 Donner un peu de joie à la veuve qui pleure,
 Mais qui n'ose tendre la main!

Donnez à l'enfant que sa mère
 Ne va jamais accompagner;
 Elle est jeune et sa vie amère;
 Lui, trop petit pour la gagner!

Et ces autres enfants, que le chemin emporte,
 Qui viennent, chaque jour, frapper à votre porte,
 Gais messagers du monde intelligent,
 Jetez leur votre sou : leur folle hardiesse

N'est qu'un léger manteau qui voile la détresse,
La détresse de l'indigent!

L'Avenir, 3 janvier 1849.

Mil huit cent quarante-neuf

Je vois les peuples se lever en
tumulte, et les rois pâlir sous leur
diadème. La guerre est entr'eux, une
guerre à mort.

Je vois un trône, deux trônes
brisés, et les peuples en dispersent
les débris sur la terre.

LAMENNAIS.

I.

Le monde n'en veut plus : les vieilles tyrannies
Croulent à la voix du canon!

Les trônes et les rois passent aux gémonies,
Comme les dieux que Rome appelait ses génies,
Lorsque le Christ chassa ces dieux du Panthéon!

Le monde n'en veut plus : leur culte doit s'éteindre!
Ce culte est une impiété!

Fléchit-on le genou, peut-on pâlir ou craindre,
Quand le courroux du monde, à cette heure, ose atteindre
Les despotes fuyant devant la liberté!

Le monde n'en veut plus : il faut que sous sa haine
Tombe le monstre féodal!

Qu'il ait une mort prompte et que sa chute entraîne
Celle des vains appuis que l'intérêt enchaîne
Au fantôme avili de son pouvoir fatal!

Qui n'a pas entendu cette clameur immense
 Ce cri venu des bords lointains,
 Le cri des nations qui regardaient la France,
 Digne, porter la main où gisait sa souffrance!...
 Qui n'a pas envié la France et ses destins!

Autrefois, elle aimait à voir rouler les têtes :
 L'échafaud la régénérait!
 Aujourd'hui, convoitant mille nobles conquêtes,
 Elle bannit un sang qu'en ses étranges fêtes
 Sa liberté sauvage, à longs flots, savourait!

Mais la contagion des sublimes pensées
 Franchit les monts italiens!
 Ces villes qui pleuraient sur leurs gloires passées,
 Gênes, Venise, Rome, aux splendeurs éclipsées,
 À la face des rois ont jeté leurs liens!

Puisse le Capitole admettre en son enceinte
 Les héros de tous ces hasards!
 Ô Romains, combattez pour votre cause sainte!
 Nouveaux triomphateurs, on doit fouler sans crainte
 La terre généreuse où marchaient vos Césars!

II.

Et nous, peuple égaré sur les bords du grand fleuve,
 N'aurons-nous point part au banquet
 Que donne à l'univers cette liberté neuve,
 Écueil du fanatisme et sa plus rude épreuve,

Maintenant que tout homme en peut faire un hochet!

Frères! réveillons-nous! l'heure vient, le temps presse

Malheur au stupide ouvrier,

Qui se laisse emporter par sa lâche mollesse,
 Qui jette à d'autres bras un travail qui le blesse,
 Qui détourne le front pour se faire oublier!

Malheur à ces enfants d'une même patrie

Qui ne cherchent qu'à l'avilir!

Qui font du Christ-Sauveur, par une trame impie,
 Le complice odieux de leur idolâtrie!
 L'heure vient où ceux-là devront aussi pâlir!

Il nous faudra lutter de ces luttes sanglantes,

Où l'esprit mord les passions!

Causer des désespoirs et des douleurs navrantes,
 Et vaincre en dévoilant les colères ardentes
 Du tribunal futur des générations!

Travaillons! ouvriers des oeuvres du courage,

Soyons forts par la volonté!

Élevons l'édifice avant les jours d'orage!
 Qu'il soit beau!... qu'il soit grand comme notre esclavage,
 Et digne des autels que veut la liberté.

L'Avenir, 26 juin 1849.

Adresse de *L'Avenir*. Adresse du Jour de l'An. 1850

Le monde s'élargit, la paix va renaître,
il y aura place pour tous!...
LAMENNAIS.

Frères! l'année expire et nous luttons encore!
Le fantôme est debout, mais la honte dévore
 Ceux qui tiennent encore à lui!
Luttons! voici qu'il a soulevé tant de haine,
Tant de dédains moqueurs, qu'aujourd'hui c'est à peine
 S'il peut compter un seul appui!

Oui, ses adorateurs rougissent de l'idole!
Eh! se compromet-on pour un culte frivole,
 Le culte d'un Dieu sans pouvoir,
Qui promet des honneurs, quand il rampe lui-même,
Qui n'a pas même d'or pour les hommes qu'il aime,
Qui se venge dans l'ombre et tremble par devoir!

Vous avez fui devant la clameur populaire,
Emportant avec vous votre immense colère
 Dans une lointaine Cité!
Puisque vous êtes forts, sévissez, ô nos maîtres!
On vous l'a dit cent fois : vous n'êtes que des traîtres,
 Fuyant devant la liberté!

Cette liberté-là, maîtres, n'est pas la vôtre!

Elle vient pour le peuple et le prend pour apôtre!

Son pied se détourne de vous!

Vous la verrez passer avec des yeux avides!

Consolez-vous pourtant, ô ministres sordides,

Elle fera ployer vos fronts ou vos genoux!

Frères! l'année expire et nous luttons encore,

Le fantôme est debout, mais la honte dévore

Ceux qui tiennent encore à lui!

Luttons! voici qu'il a soulevé tant de haine,

Tant de dédains moqueurs, qu'aujourd'hui c'est à peine

S'il peut compter un seul appui!

À nous la vaste arène où s'agite le monde!

À nous la douce paix, le bonheur qui féconde,

Sol, intelligences et coeurs!

Tout oeil a son rayon de limpide lumière,

L'oiseau, le ciel sans borne et l'homme, sa carrière!

Soyons libres! ayons les nations pour soeurs!

C'est notre droit : le joug où la force nous lie,

Ne peut nous empêcher de vivre de leur vie!

Un peuple esclave n'est pas mort!

Car, lorsque vient le temps d'aller prendre la place

Que le doigt d'un Dieu juste à l'avance lui trace,

Il rompt ses chaînes sans effort!

Nous ne sommes pas faits pour un plus long servage!

Levons-nous! l'heure sonne! allons! Frères, courage!

Oh! n'attendons pas à demain!

Voyez! l'occident noir, en déchirant ses voiles,

A revêtu son front de trente-quatre étoiles!

Entendez-vous les cris de l'aigle américain!

Frères, l'année expire et nous luttons encore!

Le fantôme est debout, mais la honte dévore

 Ceux qui tiennent encore à lui!

Luttons! voici qu'il a soulevé tant de haine,

Tant de dédains moqueurs, qu'aujourd'hui c'est à peine

 S'il peut compter un seul appui!

L'Avenir, 1^{er} janvier 1850.

Sources

Yolande Grisé et Jeanne d'Arc Lortie, *Les textes poétiques du Canada français, 1606-1867*. Volume 4. Montréal, Fides, 1991.

La Poésie française au Canada. Compilation par Louis H. Taché. St-Hyacinthe : Imprimerie du *Courrier de St-Hyacinthe*, 1881.

Les Fleurs de la poésie canadienne. Montréal, C.O. Beauchemin & Valois, Libraires-Imprimeurs, 1869.

Cet ouvrage est le 23^{ème} publié
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
n'est subventionné par aucun gouvernement
et est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.